

Article

« Tartuffe et la sincérité »

Bernard Dupriez

Études françaises, vol. 1, n° 1, 1965, p. 52-67.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036183ar>

DOI: 10.7202/036183ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

TARTUFFE ET LA SINCÉRITÉ

En assistant à la représentation du *Tartuffe* de Molière, quel spectateur pourrait être tenté de considérer le personnage principal comme un héros au sens propre du terme, comme un être avec lequel, plus ou moins consciemment et non sans humour, il pourrait s'identifier ? Sganarelle, Georges Dandin sont ridicules, mais ils ne sont point haïssables. Chez Racine, Britannicus, Bérénice, Andromaque sont des êtres auxquels on aimerait assez ressembler. Tartuffe, lui, n'est pas un personnage. Il semble qu'il ne soit qu'un caractère. La version de 1667 s'intitulait *L'Imposteur*. Ce titre aurait peut-être dû prévaloir : Harpagon n'a pas donné son nom à *L'Avare*.

Comédie, tragédie ? Molière appelait *Le Misanthrope* une comédie. Mais pour envisager *Tartuffe* sous l'angle tragique, il faudrait ressentir le bonhomme avec autant de vérité que nous faisons d'Alceste. Il faudrait que nous puissions penser : Tartuffe, c'est moi. Une telle attitude n'est pas inimaginable. Dès la création, de nombreuses personnalités, appartenant pour la plupart au « parti dévot », secrètement organisé sous le nom de Compagnie du Saint-Sacrement¹, se sentirent visées — et réussirent à interdire la représentation². Ils devaient se reconnaître,

1. Cf. Raoul Allier, *La Cabale des dévots, 1621-1666*, Paris, Colin, 1902. La Compagnie est démembrée par ordre du roi en 1666, mais reste puissante puisque c'est l'un de ses chefs, Lamoignon, premier président du Parlement, qui, en l'absence du roi, interdira *L'Imposteur* en 1667. Au reste, l'action de la Compagnie avait été souvent admirable. Sans elle, la plupart des œuvres de charité de ce temps n'auraient pas existé.

2. Première représentation, à Versailles, le 12 mai 1664. Deuxième représentation, à Paris, sous le titre : *L'Imposteur*, le 5 août 1667. Troisième représentation, à Paris, victoire définitive, le 5 fév. 1669. Cf. A. Adam, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, Paris, Domat, t. 3, p. 293-297.

mais ne pouvaient assumer l'éclairage. Ils acceptaient la définition, non le verdict.

Il faudra attendre notre siècle pour que les comédiens fassent grâce à Tartuffe et tentent de l'assumer tout entier, au-delà même, sans doute, des intentions de Molière. Notre époque a réussi, avec Louis Jovet³ principalement, à faire de Tartuffe une personne, un être humain et, du même coup, à rendre sérieuse une comédie, à désamorcer un pamphlet trop adroit, à nous faire voir Tartuffe en nous.

Quelques jugements contemporains.

Le point de vue de Jovet n'est pas celui du moraliste : c'est celui du comédien. Il veut jouer Tartuffe et ne peut s'en acquitter avec conviction qu'en réhabilitant l'imposteur — sinon aux yeux de tous, du moins à ses propres yeux. Tartuffe sera donc sincère... mais faible, emporté par la passion, les plaisirs, le goût de dominer et de posséder tout en croyant sincèrement — ou du moins croyant qu'il croit.

Un moraliste, Pierre Bourdieu⁴, a repris la même thèse sur un plan général. Considérant Tartuffe « de l'intérieur », il soutient que sa misère ne va pas sans grandeur. Accentuant le paradoxe, il affirme que cette misère serait même la rançon de la grandeur. A la différence de ceux qui « recourent leur idéal à la mesure de leur misère, Tartuffe s'obstine à porter un idéal trop grand pour lui » et déploie, dès lors, toute son habileté à se duper lui-même, pour se mettre à l'abri de la déroute morale qui suivrait la découverte entière de soi.

*Je tâte votre habit, l'étoffe en est moelleuse*⁵

3. Louis Jovet, *Pourquoi j'ai monté Tartuffe*, dans *Conférence, les Annales*, t. 57, nov. 1950, p. 27-38.

4. *Tartuffe ou le drame de la foi et de la mauvaise foi*, dans la *Revue de la Méditerranée*, n° 19, 1959, p. 453-458.

5. A. III, sc. 3, v. 917.

« Comme la ruse est grossière ! » s'écrie Bourdieu. « Est-ce là d'un séducteur ? ». Et d'expliquer que Tartuffe ne parle pas ainsi pour tromper Elmire⁶ mais pour se faire croire à lui-même qu'il ne la désire point, que c'est le costume qui l'intéresse . . .

*Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature
Sans admirer en vous l'auteur de la nature*⁷

« Mélange scandaleux du sacré et du profane ? [...] Non : mensonge à soi-même ». Si les termes par lesquels ses instincts se dévoilent sont religieux, ce serait parce qu'il lutte désespérément pour réprimer ceux-ci et faire triompher la religion.

Une mise en scène récente, celle de M. Roger Planchon, réalise ce point de vue et fait de Tartuffe « un personnage de Julien Green⁸ ». Il va sans dire que ce Tartuffe-là n'est plus celui de Molière. Mais, s'il descend de la scène pour entrer dans la vie réelle, il y gagne peut-être en vérité.

Ce que pensait Molière.

Quelles avaient été les intentions de l'auteur ? Voulut-il, comme le crurent Bossuet, Bourdaloue, Veuillot⁹, Calvet¹⁰ et — d'accord en cela avec eux — des anticléricaux comme Coquelin¹¹ et Arnavon¹², ridiculiser la piété ? Ou

6. Sans doute. Mais s'il cherchait à gagner du temps et à l'émouvoir peu à peu ?

7. *Ib.*, v. 941-2.

8. G. Marcel, *le Théâtre*, dans les *Nouvelles littéraires*, Paris, 19 mars 1964, p. 12.

9. *Molière et Bourdaloue*, Paris, 1877.

10. *Molière est-il chrétien ?* Paris, Lanore, 1950, in-8°, 174 p.

11. *Tartuffe*, Paris, Ollendorf, 1884, in-4°, 78 p.

12. *Le Tartuffe, les mises en scène rationnelles et la tradition*, Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, 1909, 329 p.

bien devons-nous donner du crédit aux positions défendues par Cléante ? D'une façon générale, la morale de Molière n'est point, comme le prétendait Brunetière, l'adoration de la nature, moins encore le libertinage, comme on a pu le soutenir¹³. Henri Busson et Antoine Adam sont d'accord pour voir, dans l'œuvre de Molière, l'amour de la vertu et de la raison¹⁴. Son christianisme, « purifié et raisonnable, n'excluait pas les actes de dévotion et les vertus proprement religieuses¹⁵ ».

Est-ce à dire qu'il les incluait ? Adam ne le soutient nullement. Il faut bien se dire que nous ne possédons aucun écrit intime de Molière. Ses comédies devaient plaire et reflètent donc un public. Suivant Lucien Febvre¹⁶, au XVI^e siècle il était impossible de ne pas être chrétien, toute la vie publique étant régie par l'Église (identité, enseignement, calendrier, naissance, maladie, mort, testament, etc.). Au XVII^e, il devient possible d'être athée, mais en secret, comme on le voit de La Mothe le Vayer. Il serait dangereux de se montrer tel publiquement. Théophile de Viau l'apprit à ses dépens, qui n'échappa au bâcher que de justesse. Molière devait se donner des airs de chrétien.

Mais, s'il devait le paraître, cela l'empêchait-il de vouloir également l'être ? On a beaucoup épilogué sur *Dom Juan*, la religion de Sganarelle, le dénouement subit et peut-être artificiel de cette pièce. Mais rien ne permet d'affirmer nettement que Molière fut athée. Voulut-il ruiner le catholicisme en écrivant *Tartuffe*, ou seulement faire rire aux dépens d'un type social, hélas trop répandu en son siècle ?

13. F. T. Perrons, *Les libertins en France au XVII^e siècle*, Paris, s.d., in-8°, 428 p.

14. H. Busson, *La religion des classiques*, Paris, P.U.F., 1948, in-8°, 476 p., p. 229-270.

15. A. Adam, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, Paris, Domat, 1958, t. 3, p. 310.

16. *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942, in-8°, 477 p., cf. p. 361 sqq.

Ce que voulait Molière.

Les clés de *Tartuffe* ne manquent pas. On aurait plutôt l'embarras du choix, depuis Charpy de Sainte-Croix¹⁷, libertin à Turin, mais, à Paris, zéléteur de la Compagnie du Saint-Sacrement en même temps qu'amant de Louise-Angélique de Patrocle dont la belle-mère, Mme d'Ansse « ressemblait assez bien à Mme Pernelle¹⁸ »... jusqu'à l'abbé Gabriel de Roquette, devenu en 1666 évêque d'Autun, cité par tous les mémorialistes de son temps¹⁹, en passant par Pierre Gazotti²⁰, Crétenet²¹, Henri-Marie Bourdon²². Encore ne citons-nous que des exemples contrôlés. S'il fallait écouter Tallemant des Réaux, la liste serait interminable. Les traits de *Tartuffe* sont tirés de la chronique journalière. Il ne fallait à Molière, pour écrire cette œuvre, qu'ouvrir les yeux et chercher, *ridendo*, à corriger les mœurs. Il l'avait fait déjà, non sans audace, à propos des précieuses, des médecins, des petits marquis.

Caractère composite, dépeint de l'extérieur avec une défiance d'ailleurs justifiée, Tartuffe est l'image de son siècle bien plus que la projection d'une possibilité intime de Molière. Il réunit des traits que l'on trouve à des degrés divers chez un grand nombre de directeurs de conscience, laïques ou ecclésiastiques, désireux, comme plus tard Julien Sorel, de parvenir. C'est le hasard qui l'a voulu « gros et gras », du Croisy étant destiné à interpréter le rôle. Mais ce n'est pas le hasard qui l'a voulu libidineux, en

17. P. Emard, *Tartuffe, son milieu et la comédie de Molière*, Genève, Droz, 1932, 278 p.

18. A. Adam, *op. cit.*, p. 299.

19. Des Lions, Sévigné, Saint-Simon, Lené, Bussy. Cf. A. Adam, *op. cit.*, p. 302.

20. *Ibidem*, p. 300.

21. F. Lachèvre, *Les Originaux de Molière; Tartuffe: Crétenet, de la Compagnie du Saint-Sacrement*, dans la *Revue des études historiques*, t. 92, 1926, p. 419-424.

22. R. Derehe, *Encore un modèle possible de Tartuffe: Henri-Marie Bourdon, grand-archidiacre d'Évreux, 1642-1702*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. 5, 1951, p. 135-153.

sorte qu'un comédien maigre et sec comme Augé a pu, en chargeant le rôle « jusqu'à en faire celui d'un satyre effronté²³ », renouveler, en l'inclinant vers la vulgarité, l'interprétation traditionnelle. Qu'il sente son village, c'est par hasard encore: son ambition devient ainsi plus évidente. Mais, qu'il déploie les apparences d'une piété extraordinaire et parle avec ostentation de sa haine, de sa discipline, ce n'est pas fortuit. Pour Molière — comme pour ces jeunes gens « longtemps en butte à la persécution d'un odieux personnage²⁴ », qui écrivirent à la Comédie-Française le 24 février 1785 demandant que l'on rejoue *Tartuffe*... l'imposteur n'existe pas comme homme. Il ne peut avoir de sincérité. C'est un être de raison, pantin abstrait, incarnation du mal, surgi du fond de l'indignation vertueuse ou du ressentiment.

Hypocrisie et sincérité.

Jusqu'au XX^e siècle, par conséquent, jusqu'à Bourdieu, jusqu'à Juvet, Tartuffe n'a été qu'une image, sans lien intime avec le *moi*.

C'est que l'hypocrisie était considérée uniquement sous son aspect conscient. Tartuffe, pour Molière, ne croit à rien et utilise volontairement le sacré à des fins basses et intéressées. Avec *Dom Juan*, composé précisément pendant l'interdiction de *Tartuffe*, Molière a voulu rendre plus évidente encore l'hypocrisie volontaire. Dom Juan fait le libertin pendant quatre actes et c'est seulement quand il est aculé qu'il se déclare brusquement touché d'une grâce céleste, désireux de se convertir, s'assurant de la sorte une impunité définitive²⁵. Aux yeux de Molière, Tartuffe n'est autre chose qu'un coquin, et l'on ne peut

23. H. P. Salomon, *Tartuffe devant l'opinion française*, Paris, P.U.F., 1962, gr. in-8°, 194 p., p. 137, citant le *Journal des théâtres*.

24. G. Monval, *Moliériste*, t. 7, p. 108-9, cité par Salomon, p. 133.

25. A. 5, sc. 1 et 2.

douter de la sincérité de sa préface, notamment lorsqu'il déclare :

... j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme²⁶.

Le mérite de Bourdieu est de montrer qu'on n'échappe pas si aisément à l'hypocrisie. Il inverse le problème et se demande, non plus comment éviter l'hypocrisie — ce qui paraît facile vu la nuance péjorative attachée à ce mot — mais comment être sincère. Le mot *hypocrisie* est trompeur parce qu'en l'employant, nous songeons d'instinct à l'appliquer aux autres. C'est ainsi que Molière n'a pas de peine à nous faire rire de Tartuffe. « Couvrez ce sein que je ne saurais voir²⁷ ». Il n'était pas nécessaire de tendre à Dorine un mouchoir aussi grand qu'une nappe, comme le faisait Augé²⁸.

Mais « rire de Tartuffe, c'est être Tartuffe », s'écrie Bourdieu. « N'est-il pas, en effet, celui qui s'ingénie à se dissimuler qu'il est Tartuffe ? ». Le problème s'approfondit. André Gide, qui a passé sa vie à poursuivre une certaine sincérité et à s'en prévaloir, n'a-t-il pas dissimulé — trop adroitement — les sentiments peu patriotes de son journal en 1940²⁹ ?

26. *Le Tartuffe ou l'Imposteur de Molière*, mise en scène et commentaires de Fernand Ledoux, Paris, le Seuil, 1953, in-8°, 252 p., p. 38.

27. A. 3, sc. 2, v. 860.

28. Cf. H. P. Salomon, *op. cit.*, p. 136 et la gravure de Foëch, qu'il reproduit p. 128.

29. Cf. H. Guillemain, *A vrai dire*, Paris, Gallimard, 1956, gr. in-8°, 215 p., p. 212-13.

Pourrait-il n'y avoir que *des sincérités*, successives comme chez Gide, ou alternées, comme chez Montherlant ? N'y a-t-il pas moyen d'être homme sans être à la fois ange et bête, et seulement à moitié sincère dans chaque cas ?

*Mais Madame, après tout, je ne suis pas un ange*³⁰

susurrerait Silvain avec un « étonnant ricanement silencieux³¹ » théâtral, certes, mais qui suppose un Tartuffe conscient de sa bestialité, sincère seulement dans ses appétits charnels.

Il est trop facile d'interpréter Tartuffe unilatéralement. Poursuivre la sincérité, c'est chercher à unir, d'une façon ou d'une autre, les divers pôles, apparemment incompatibles, de la vérité humaine.

Positions de Bourdaloue et de Fénelon.

Molière simplifiait, mais peut-être parce qu'il avait à se justifier devant un public officiellement chrétien. Ses adversaires, en effet, ne simplifiaient pas moins. Bossuet, Bourdaloue, Fénelon ont cru le catholicisme visé dans *Tartuffe*, parce qu'ils voulaient défendre les positions d'un idéal. Ils étaient persuadés que, précisément au moyen des gestes et attitudes ridiculisés, l'on peut vaincre les instincts brutaux.

Pour répondre à Molière, Bossuet attaque les comédiens en général et tout le théâtre comme tel. Bourdaloue, lui, en bon scolastique, fait une distinction : celle de l'esprit et de la lettre. N'eût été la friponnerie foncière de Tartuffe, toutes ses actions seraient recommandables.

Dans le *Sermon sur l'hypocrisie*, composé justement pour répondre à la pièce de Molière, il cite en épigraphe

30. A. 3, se. 3, v. 470.

31. B. Dussane, *Trois grands rôles de Molière : II, Tartuffe*, dans la *Revue hebdomadaire*, t. 30, 28 avril 1934, p. 430.

l'évangile de saint Matthieu ³² : « Ce peuple est proche de moi en paroles et il m'honore des lèvres : mais son cœur est bien éloigné de moi [dit Yahvé] ». Ensuite, au lieu de développer l'hypocrisie de Tartuffe comme l'évangéliste celle des pharisiens, il s'en prend à « ceux qui la combattent ³³ », estimant que le cas de Tartuffe n'est qu'une « hypocrisie imaginaire », une « ombre de zèle », pour tout dire, le fruit des rêveries d'un « esprit profane ». « Tout cela n'est qu'un stratagème dont les libertins se servent pour ruiner la véritable piété ³⁴ ». En définitive, le *Sermon sur l'hypocrisie*, loin de combattre celle-ci, en défend, non l'esprit, évidemment, mais la lettre, les apparences extérieures.

Par un biais moins artificiel Fénelon aboutit au même résultat. Il envisage le problème au point de vue de la société plutôt qu'à celui de l'individu :

Je comprends que les défenseurs de Molière ne manqueront pas de dire qu'il a traité avec honneur la vraie probité, qu'il n'a attaqué qu'une vertu chagrine et qu'une hypocrisie détestable : mais, sans entrer dans cette longue discussion, je soutiens que Platon et les autres législateurs de l'antiquité païenne n'auraient jamais admis dans leurs républiques un tel jeu sur les mœurs ³⁵.

La référence à Platon dénote, pensons-nous, une hésitation. S'il refuse d'entrer à fond dans la discussion, c'est qu'ayant toujours essayé de pratiquer, vis-à-vis d'autrui comme de lui-même, la plus grande sincérité, il sait les difficultés qu'elle présente et les ennuis qu'elle peut susciter. La *Lettre à l'Académie*, qui vient d'être citée, est postérieure à la querelle sur le quiétisme. S'étant opposé

³². Chap. 15, versets 6 à 8. C'était déjà une citation d'Isaïe, chap. 29, verset 13.

³³. Bourdaloue, *Sermons choisis*, Paris, Garnier, s. d., in-8°, 420 p., p. 81.

³⁴. *Ibidem*, p. 85.

³⁵. *Lettre sur les occupations de l'Académie, VII, Projet d'un traité sur la comédie*, dans *Oeuvres complètes*, Paris, Leroux, 1850, t. 6, p. 638.

publiquement à l'Église gallicane à propos de questions essentielles à la religion ³⁶, il ne peut plus s'exprimer aussi librement. D'ailleurs, s'il rejette, avec Molière, l'hypocrisie d'une certaine fraction du clergé, il n'approuve pas pour autant que celle-ci fasse l'objet d'une accusation publique, même sous le voile de la comédie. Estimant la société construite sur la vertu, il faut éviter, pense-t-il, d'ébranler la confiance du public envers l'Église. Mais ce raisonnement-là, c'est le législateur, en lui, qui le tient et c'est pourquoi il le met dans la bouche de Platon.

Le XVII^e siècle avait semble-t-il des structures, tant sociales qu'intellectuelles, trop rigides pour entrevoir nettement la dialectique de la sincérité. En définissant la vertu d'une manière extérieure, sans tenir compte du sujet, de sa situation, de ses intentions, on donne libre carrière aux imitateurs serviles. Il n'est pas exagéré de penser que les orateurs religieux du temps tenaient à assurer avant toute chose les apparences de la vertu.

Technique du tartufe.

En vertu d'une loi fort nettement énoncée par la Rochefoucauld, *l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu* ³⁷. C'est le désintéressement que l'on veut garder comme morale officielle, qui sert à couvrir les menées malhonnêtes de Tartuffe. Elmire n'en est pas dupe. Elle sait que le bonhomme est plein d'amour-propre ³⁸. Orgon, lui, reste persuadé, en dépit des apparences, que Tartuffe se sacrifie à longueur de journée. Se jugeant lui-même incapable d'avoir autant de courage, il plaint son héros ³⁹.

36. Cf. L. Cagnet, *Crépuscule des mystiques*, t. 1, Bossuet-Fénelon, Paris, Desclée, 1958, in-8°, 396 p., et notre *Fénelon et la Bible*, Paris, Bloud et Gay, 1961, gr. in-8°, 232 p., appendice I, *Fénelon, quiétiste ?*

37. *Réflexions ou sentences et maximes morales*, 218.

38. A. II, sc. 3, v. 1358.

39. A. I, sc. 4, v. 235 et passim.

Il croit ne pouvoir assez compenser par ses donations l'injustice du monde envers lui.

Les habitudes religieuses, petit ou grand collet⁴⁰, ne formeraient donc pas l'essentiel du caractère. Il se définit d'abord par une attitude existentielle: l'adoption calculée des attitudes que lui propose son siècle; l'adhésion intéressée à une morale officielle, à un parti, politique ou idéologique, grâce auquel il en impose aux naïfs, et non sans profit.

Les rationalistes anticléricaux, qui firent de cette pièce un des éléments de leur lutte contre le catholicisme en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle⁴¹ n'avaient donc pas songé que leur argument pourrait bien, un jour, leur être retourné⁴². N'a-t-on pas entendu le président de Gaulle en faire récemment une application à l'U.R.S.S., disant que celle-ci, par sa propagande auprès du tiers monde, imitait Tartuffe se faisant, « pour avoir accès auprès des femmes », « le champion de la vertu⁴³ ».

Tartuffe peut revêtir n'importe quel masque. Il n'est bigot que parce que la bigoterie était bien portée en son siècle. Sous un autre habit, sa technique eût été la même.

Rien de plus typique à cet égard que le fameux chleuasme⁴⁴ de la pièce quand Damis accuse Tartuffe devant Orgon et qu'Elmire, trop prudente, s'esquive⁴⁵. Loin de se défendre, Tartuffe va s'accuser davantage, mais en termes très généraux.

40. Le petit collet était l'habit ecclésiastique. Dans le *Second placet* [...] sur la défense qui fut faite le 6 août 1667 de représenter le *Tartuffe*, Molière insiste sur le fait que son héros ne porte plus le costume ecclésiastique mais « un grand collet ». Cf. A. Adam, *op.cit.*, p. 314. Angé, de 1763 à 1782, reprendra le costume ecclésiastique. Cf. H. P. Salomon, *op. cit.*, p. 137 et n. 2.

41. Cf. H. P. Salomon, *op. cit.*, p. 143 et 148.

42. Les catholiques ne songeaient pas à le faire, puisqu'ils se défendaient par une édition tronquée, agrémentée de commentaires ridicules, celle de l'abbé Figuière, que Salomon analyse longuement, p. 148 à 156.

43. Cité par Salomon, p. 12.

44. Figure de pensée. Cf. H. Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, P.U.F., 1961, gr. in-8°, 483 p., à l'article *chleuasme*.

45. A. 3, sc. 6.

*Chaque instant de ma vie est chargé de souillures*⁴⁶.

De la sorte, au lieu de sous-entendre sa culpabilité en cette occasion précise, il insinue plutôt son humilité, son désir de souffrir un châtement même immérité, et en fin de compte, son innocence. Il ne pense donc pas ce qu'il dit. Il défendra Damis contre Orgon :

*Ah, laissez-le parler ; vous l'accusez à tort
Et vous feriez bien mieux de croire à son rapport*⁴⁷

mais c'est parce qu'il veut se venger de Damis. A la scène 7, il fait mine de quitter la maison⁴⁸ : c'est qu'il veut y rester. Il craint ce qu'on pourrait dire de lui par rapport à Elmire⁴⁹, c'est qu'il veut empêcher qu'Orgon puisse en croire quelque chose. Du moins, il la fuira⁵⁰, c'est qu'il veut continuer à la fréquenter. A chaque étalage de vertu — et toujours des vertus les plus officielles — s'adaptent parfaitement des visées toutes différentes.

Caractère spécifique de la tartuferie.

Que tout cela est simple et facile. Tout le monde doit-il s'y laisser prendre comme Orgon ? N'y a-t-il rien, dans ses propos mêmes, qui démasque les intentions ? Elmire, elle, entend bien que, quand Tartuffe, apprenant qu'elle est guérie, déclare :

*Mes prières n'ont point le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut*⁵¹

il ne songe ni à sa santé recouvrée, ni à Dieu, mais veut dire qu'il a pensé à elle. Vis-à-vis des autres comme peut-être vis-à-vis de soi, Tartuffe joue sur le conscient et

46. v. 1077.

47. v. 1091-2.

48. v. 1154.

49. v. 1158.

50. v. 1171.

51. v. 886-7.

l'inconscient. Il veut faire entendre son amour sans l'avoir dit et sans avoir rien dit qu'on puisse lui reprocher ni même qu'il doive *se* reprocher. De la sorte, la marque de fabrique de ses formules reste leur solidité théologique: celle-ci doit servir d'alibi. S'il a prié pour Elmire, ce n'est point qu'il croie à ses mérites personnels, mais c'est qu'il compte sur la grâce: le voici janséniste. Plus loin:

*Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention*⁵²

le voilà casuiste. Mais la perfection même de son argument en décèle le vide, du moins aux yeux d'un penseur non formaliste. Il avait prié pour Elmire. Soit. Devait-il le dire? Ses intentions sont pures. Peut-être. Fallait-il l'afficher? Pourquoi pavoise-t-il? Quels sont ses motifs? Molière déjà disait qu'il fallait en tenir compte pour le juger. Disons plus: même si Molière ne nous avait pas avertis par ailleurs, nous aurions lieu de nous défier. Il y a dans le langage de Tartuffe — si parfaitement qu'il imite son modèle — un mélange de banalité de pensée et de justesse d'expression qui trahit le souci d'en faire accroire. La phrase rend un son creux. L'effort de la perfection dans les termes joint au manque d'originalité du fond donnent à ses formules un relent vieillot et emprunté. On y mettrait des guillemets. Elles ne correspondent qu'à une idée (l'idée que l'on se fait d'une chose non expérimentée) et se prêtent à toutes les utilisations. Elles sont très exactement des outils, non des vérités.

Mais, dans ce cas, manquent de sincérité non seulement ceux qui, comme Tartuffe (qui est une caricature) poursuivent, sous le manteau de la religion, des desseins criminels, mais encore ceux qui, en général, se servent de la religion (ou de toute autre vérité officielle dans un milieu donné) non comme d'une fin dont ils ont éprouvé la valeur et envers laquelle ils ont à rendre témoignage,

52. v. 1489-92.

mais comme d'un moyen ou d'un outil, d'un arsenal d'énoncés diversement utiles dans toutes les circonstances de la vie, quelles que soient, par ailleurs, leurs intentions du moment.

Une hypocrisie inconsciente.

Souvent les tartufes se dupent eux-mêmes. Tendus par l'effort de tout leur être moral vers un idéal incompris mais voulu comme vérité utilisable, ils perdent de vue la signification réelle de leur conduite, que ce soit au point de vue sexuel, psychologique, pratique ou social. Abondant dans le sens des principes officiels au point de ne plus se voir qu'à travers le filtre de leur idéologie, il ne sont plus conscients de ce qu'ils font aux yeux d'autrui et socialement. Leur hypocrisie n'est plus psychologique et consciente, comme Molière l'indiquait pour se justifier d'avoir écrit *Tartuffe*, elle est plus insaisissable. Merleau-Ponty, dans sa *Phénoménologie de la perception*, distinguait

une hypocrisie psychologique et une hypocrisie métaphysique. La première trompe les autres hommes en leur cachant des pensées expressément connues du sujet. C'est un accident facilement évitable. La seconde se trompe elle-même par le moyen de la généralité, elle aboutit ainsi à un état ou à une situation qui n'est pas une fatalité, mais qui n'est pas posé et voulu, elle se trouve même chez l'homme « sincère » ou « authentique » chaque fois qu'il prétend être sans réserves quoi que ce soit⁵³.

Pour interpréter correctement cette phrase il faut se souvenir du refus de tout idéalisme — comme de tout matérialisme — chez Merleau-Ponty. Loin d'entraver la

53. Paris, Gallimard, gr. in-8°, 530 p., p. 190.

sincérité, une attitude qui met en doute la possibilité même d'une sincérité absolue, « sans réserves », la rend possible. La sincérité, en effet, ne peut se définir *a priori* et une fois pour toutes. Elle n'est pas une attitude qu'on adopte un jour pour la conserver ensuite invariablement. Elle est ouverture à autrui et risque. Un acte n'est pas sincère indépendamment de son contenu, de son environnement objectif, de la question à laquelle il apporte une réponse, et des autres questions qui se posent en même temps et auxquelles il refuse d'en apporter une. « Prétendre être sans réserves quoi que ce soit », même avec la plus ardente conviction, n'est pas, en dépit des apparences, un acte positif. C'est plutôt un refus de considérer, avant, pendant et après, la valeur de ses actes. En se fiant aux idéologies, on aliène, qu'on le veuille ou non, sa liberté.

Mais l'idéologie est-elle voulue pour elle-même ? Plus ou moins consciemment ne sont-ce pas d'autres valeurs, plus tangibles, plus immédiates, qui sont visées à travers elle ? Entre l'hypocrisie psychologique ou consciente, que Molière dépeint dans Tartuffe, et l'hypocrisie métaphysique ou inconsciente, que les modernes découvrent en lui, n'y a-t-il pas une série de degrés transitoires ? Interpréter Tartuffe suivant l'une ou l'autre des deux optiques est possible parce qu'à l'hypocrisie consciente ou inconsciente conviennent également bien les caractères spécifiques de la tartuferie. Interroger les autres ou s'interroger soi-même sur la sincérité reviendrait donc à faire dans leurs actes ou dans les nôtres la part de la banalité et de la perfection artificielle d'une part, celle de l'expérience vécue et de la conformité aux intentions d'autre part. Il est probable que n'importe quelle action doive se découvrir entachée peu ou prou de banalité et d'artifice, mais être sincère, c'est réduire cet aspect et rendre l'action plus conforme à la situation et aux aspirations de chacun.

Pour être sincère, il faudrait donc s'interroger, se considérer comme un tartufe possible : accepter ce que la société impose ou propose, sans perdre pour autant ni le

recours à son passé, ni la volonté de se réaliser, avec autrui et personnellement.

Molière et son temps l'avaient peut-être vaguement pressenti puisque, en définitive, c'est Tartuffe, un nom propre, et pas *L'Imposteur*, qui a prévalu, aussi bien pour désigner l'œuvre que son personnage principal. Celui-ci devient un héros par les exigences mêmes de la sincérité, en dépit du fait qu'il ne soit pas un modèle.

BERNARD DUPRIEZ
Université de Montréal